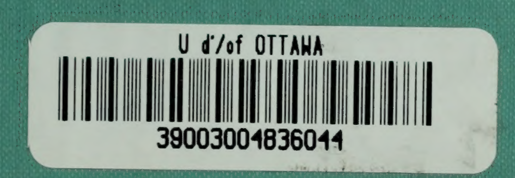

U d'/of OTTAWA
39003004836044

Les Mamans Ontariennes

Du même auteur paraîtra prochainement :

LES DEUX PIOUS-PIOUS

Trois tableaux de vie militaire.

Madame P. E. Marchand
Ottawa

J.-A. EMILE ASSELIN, B.S.

LES Mamans Ontariennes

Préface de

J.-A. FOISY

PREMIER MILLE

1917
"LE DROIT", OTTAWA

A

MON AMI

RAOUL MERCIER

AVEC

LE MEILLEUR DE MON COEUR

ET

AVEC LE PLUS PUR DE MON AME

AUX

PETITS FRANCAIS-ONTARIENS

MES FRERES AIMES.

PREFACE

Les générations futures liront avec fierté la belle page que les mamans ontariennes ont écrite dans la revendication de leurs droits à la reprise de l'école Guigues.

Les sentiments qui ont inspiré cet événement, les sentiments qui ont soutenu les mères de famille d'Ottawa dans ces jours sombres, sont les mêmes qui ont soutenu nos pères dans les luttes épiques qui ont accompagné la fondation de la Nouvelle-France.

L'auteur des "Mamans Ontariennes" a voulu perpétuer la mémoire de cet événement et élever un monument à la gloire de ces femmes valeureuses. Ses vers sont remplis de sentiments nobles et généreux et il a voulu que l'âme de ce mouvement soit contenue dans une scène de famille.

Si le fond est juste, disons cependant que la vérité historique donne un plus beau rôle aux hommes que celui que l'auteur prête à son "père" ontarien. Les mamans ontariennes ont été héroïques comme celle dont il parle ici, mais s'il s'est rencontré un père sans coeur, il faut dire immédiatement que ce fut l'exception, et qu'à Ottawa, les papas ont été dignes des mamans.

L'auteur a su mettre dans la bouche de ses personnages des sentiments de patriotisme sublime. Il a su faire comprendre la grandeur et la beauté de la résistance ontarienne et nous sommes certains que tous ceux qui liront ces vers se sentiront plus attachés à leur langue, à leurs traditions, aimeront mieux la minorité ontarienne et seront portés à lui tendre une main fraternelle.

M. Asselin veut que le rôle de la mère de famille de l'Ontario soit vu et admiré sous son vrai jour; il y a réussi et nous disons avec lui:

"... ... ... Et vous, saintes mamans,
"Ayez la joie au coeur, malgré tous vos tourments,
"Car vos fils garderont leurs âmes canadiennes
"Tant que vous serez là, Mamans Ontariennes!"

J. Albert FOISY.

SONNET D'ENVOI

Quand un frère a souffert, une âme canadienne
Sait trouver en son sein le remède aux douleurs.
Du fond du vieux Québec, j'ai vu couler vos pleurs,
Petits frères, j'accours, votre souffrance est mienne.

Faibles sont mes accents, que l'amour les soutienne!
S'il arrivait parfois, malgré vos longs malheurs,
Que votre coeur fût gai d'avoir cueilli les fleurs
Semées par mon coeur, de moi qu'il vous souvienne.

Car j'ai souffert aussi d'un mal qui fut cruel:
Je voyais le bonheur resplendir en mon ciel
Et je rêvais d'amour, de gloire et d'espérance.

Mais, d'un tyran maudit victime comme vous,
J'ai vu mourir mon rêve et naître ma souffrance.
Nous souffrirons ensemble et souffrir sera doux.

LES MAMANS ONTARIENNES

I

O flots de l'Ottawa, chantez votre refrain
A l'écho des montagnes,
Lorsque le vent du soir, sous le reflet serein
Qui monte des campagnes,
En traversant les prés, vous caresse le sein!

Flots légers, qui roulez de cascade en cascade,
Vos murmures plaintifs
Ont emprunté la voix d'une blanche naïade
Et vos accents craintifs
Enchantent en mourant la lointaine bourgade.

Chantez, chantez toujours ces refrains enchanteurs
Qui nous bercent de rêves
Lorsque, par les sentiers perdus parmi les fleurs,
Nous errons sur vos grèves:
Chantez votre refrain, il rajeunit nos coeurs.

Mais vos chansons ce soir ont si grande tristesse
Qu'il y vient des sanglots;
Une telle douleur à la gorge t'oppresse,
O fleuve, que tes flots
Gémissent à l'écho des clameurs de détresse!

Est-ce la voix des preux, qui sont allés jadis
Mourir pour la Patrie,
Qui revient, à la nuit, gémir dans tes flots gris,
Ou ton onde meurtrie
Pleure-t-elle les morts en tes flots engloutis?

Fleuve, répètes-tu les sanglantes complaintes
Des guerriers Iroquois

Qui, dans le vent du nord, criaient au loin leurs plaintes
En brisant leurs carquois
Sous le puissant effort de leurs rudes étreintes?

Puisque ce ne sont pas les esprits malfaisants
Qui dans la nuit gémissent,
En empruntant la voix de tes remous puissants,
Si tes ondes blêmissent,
Poussent-elles l'appel de vengeurs menaçants?

Non, c'est, ô flots chéris, dans votre masse noire
Les mânes des aïeux
Qui reviennent, ployant sous le poids de leur gloire,
Pour pleurer sous les cieux
Cette immortalité que donne la victoire.

Car leurs coeurs ont senti, du fond de leurs tombeaux,
Notre angoisse mortelle
Sous le joug des tyrans et c'est leur honte, ô flots,
De voir insulte telle
Qui vous donne ce soir des accents de sanglots.

Mais n'allez pas, ô flots, pleurer comme une femme
Pour un bonheur perdu :
Dans le coeur de vos fils luit encore une flamme.
La haine a prétendu
Etouffer leur parler, mais n'a pas pris leur âme !

II

Par un matin brumeux de septembre dernier,
Un gamin de quinze ans pleurait dans son grenier.
Il pleurait de douleur, de honte et de colère,
Car il avait du coeur, le gars, et l'âme fière
Et son coeur de français bondissait en tremblant
Sous le poignard mortel qui le perçait au flanc.

Pour la dernière fois, dans un adieu farouche,
La maîtresse, la veille, avait ouvert la bouche
Pour répéter au gars sa dernière leçon.
Il était revenu triste vers la maison,
Mais il n'avait rien dit et dans sa petite âme
Il gardait le secret de sa douleur infâme.
Ce n'était pas qu'il fut un modèle au travail.

Non, c'était un gamin aimant mieux un vitrail,
Un bel après-midi dépensé par la rue,
Une heure de tennis, une scène de vue,
Une course sans nom le long des sentiers gris,
La douce liberté, le grand air et les cris
Que les longs jours d'ennui sur un livre de classe.
Le travail, à quinze ans, est chose qui vous lasse.
Tête folle et bon coeur, c'était un grand gamin
Comme on en voit parfois, qui savent d'une main
Déchirer une page au sein de la grammaire
Et de l'autre chercher, au fond du dictionnaire,
Les secrets ignorés de quelque mot nouveau.
Mais en son coeur brûlait un lumineux flambeau,
Un flambeau rayonnant: le flambeau d'une race
Qui, sur un sol fécond, de gloire a fait sa trace.
Il avait dans son coeur le sang des anciens preux
Qui, par les champs sanglants, par les chemins poudreux,
Par les côteaux boisés, par les collines vertes,
Sans coiffure le jour et la nuit sans couvertes,
De l'hiver à l'été, de l'automne au printemps,
Sous les froids boréaux, sous les soleils ardents,

Parcourant le pays, sans repos, sans relâche,
Tantôt avec la faux, tantôt avec la hache,
Se battant et vainquant du matin jusqu'au soir
Et se battant encor, sans se dire un bonsoir,
Du soir jusqu'au matin, moissonneurs de la gloire
Aux champs toujours dorés de l'ardente victoire,
Ne trouvait que le temps de crier: *tuons-les*
En voyant accourir les farouches anglais;
Qui, marchant en portant la bannière fleurie
Et tombant en mourant pour faire une patrie
Aux enfants de leurs fils, comme un dernier plaisir,
Trouvaient assez de force, à leur dernier soupir,
Pour lancer à l'écho le cri plein d'espérance,
Le long cri triomphant et doux: *Vive la France!*
Et ce sang bouillonnait dans le coeur outragé
Du gamin qui pleurait de douleur enragé.

Il était, lui, le fils des pères héroïques,
Qui frappèrent au coeur les grands chênes stoïques
Dormant depuis le temps dans leur morne stupeur;
Il était fils des preux sans reproche et sans peur

Qui, chassant de leurs bois les sauvages peuplades,
Plantèrent haut la croix au milieu des bourgades;
Des hardis moissonneurs qui, du creux de leur main,
Laissèrent dans le sol tomber le premier grain,
Epièrent pousser, parmi les folles herbes,
Les épis du blé saint qu'ils coupèrent en gerbes;
Qui, voulant que ce sol fut prospère et fécond,
Y firent en priant le tout premier sillon,
Changèrent la forêt en ondoyante plaine
Où les vents accouraient souffler leur douce haleine.
Ces héros de jadis, ces hardis moissonneurs,
Qui mouillèrent le sol de leurs fécondes sueurs,
Ils chantaient dans le soir de célestes cantiques
Et les anges, venant sous les sacrés portiques
Ecouter saintement les sons mélodieux
De ce langage humain, doux comme un chant des cieux,
Se répétaient tout bas: "Sachons faire silence,
Il monte de la terre une chanson de France!"
Et voici qu'aujourd'hui, lui, lui, leur fils pourtant,
Par le geste maudit d'un abhorré tyran,
On lui voulait ôter ce sublime langage

Aux célestes accents d'amour et de courage?
Non, non, c'en était trop. Dans son coeur de quinze ans
La révolte gonflait, sous les souffles puissants
Des souvenirs guerriers qui montaient à son âme:
L'histoire lui criait de longs appels de flamme
Où passaient en triomphe et couronnés de feux
Des héros d'autrefois les grands noms glorieux.
C'étaient, dans une plaine où la ronce est fleurie,
Jean Dollard des Ormeaux, tombant pour la patrie,
Ses braves compagnons autour jonchant le pré
Et, vers le bois prochain, l'Iroquois effaré
Fuyant en emportant des reliques bien chères;
C'était un peu plus loin Madeleine Verchères
Debout sur son rempart avec l'épée au poing;
Puis Montcalm accourait dans son rouge pourpoint
Et, de son bras vainqueur entraînant son armée,
Il sauvait de la mort la patrie alarmée
En traçant dans l'histoire un lumineux sillon
Pour y semer le nom béni de *Carillon;*
Et, comme un aigle au ciel se lançant sur sa proie,
C'était Lévis battant l'Anglais à Sainte-Foye.

Héros de trente-sept, ensuite vous veniez,
Portant comme un forçat le boulet à vos pieds,
Mais vous étiez joyeux et du fond de votre île
Vous narguiez en vos coeurs l'imposture servile
Qui croyait briser l'âme en exilant le corps.
Vous fûtes les vaincus, vous êtes les plus forts.
Ils vous ont dispersés au feu de leur mitraille
Et sont restés vainqueurs sur le champ de bataille,
Mais vos noms sont gravés au fond de notre coeur:
Perdant la liberté, vous conquîtes l'honneur!—

Et lui, le petit gars, au défilé de gloire
Chantant à pleine gorge un hymne de victoire,
Il eût voulu se joindre en emboîtant leur pas.
Dans son âme vibrait la corde des combats,
Car l'amour de sa langue et celui de sa race
Lui creusaient dans le coeur une profonde trace.
Sous l'effort de ses mains, il eût voulu, le gars,
Ecraser les bourreaux, mais il ne pouvait pas.

Il s'était bien rendu, tout à l'heure, à l'école
Comme à chaque matin, dans une course folle ;
Il avait essayé plusieurs fois d'y rentrer,
Par cent détours divers travaillant à tricher,
En jouant au plus fin, les yeux qui le regardent,
Mais le corps de police autour montant la garde
L'avait fait retourner de brutale façon.
Il était revenu pensif à la maison,
Emportant en son cœur la profonde blessure
D'un déshonneur nouveau, d'une autre flétrissure.
Et devant ses cahiers tristement attablé,
Il pleurait, le gamin, de douleur accablé ;
Il pleurait, effondré sous la honte infamante,
Il pleurait, il pleurait de colère impuissante !

Pleure, pleure, mon gars, c'est que ton cœur est grand !
Pleure de tes bourreaux le cynisme navrant,
Mais ne va pas pleurer de ne pouvoir te battre
Comme les chevaliers qui s'en allaient combattre
Leur épée à la main, car il est des combats

Où les armes d'acier ne triompheraient pas,
Des combats où pour vaincre il faut plus de courage
Que dans les chocs sanglants où règne le carnage :
Les combats des amants contre les envieux,
Où le cœur le plus ferme est le victorieux.
Tu l'aimes dans ton cœur, ton langage de France,
Et c'est ce qui te cause une telle souffrance ;
Mais pour savoir aimer il faut savoir souffrir :
C'est de ne pas souffrir que l'amour veut mourir.
Il est des ennemis aux causes les plus saintes
Et qui les vont troubler jusque dans leurs enceintes.
Le martyre toujours commence le succès.
Si le bourreau se livre à d'infâmes excès,
C'est qu'il se sent faiblir et qu'il est hors d'haleine
Et que l'amour bientôt aura vaincu la haine.

Sur son siège soudain le gamin s'est dressé :
Une sublime idée en sa tête a passé.
Il demeure pensif un instant dans sa chambre
Et se dressant bientôt, comme un coursier se cambre
Pour essayer ses nerfs avant de s'élancer,
Il s'enfuit en courant de sa chambre à coucher.

III

En bas, dans la cuisine, en attendant que l'heure
Arrive de quitter sa paisible demeure
Pour se rendre au bureau, le père feuilletait
Le journal du matin. La mère s'agitait
En secouant les bras autour de la marmite,
Tandis qu'un beau vieillard, pensif comme un ermite,
D'une main soutenant son front qui tremble un peu,
Fumait tranquillement, assis au coin du feu.
Le silence règnait lorsque s'ouvrit la porte
Et que le gars entra, criant d'une voix forte:

"—Papa?"—

Le père alors vers lui leva les yeux.

Son fils le regardait d'un air majestueux
Et debout, les deux bras croisés sur la poitrine,
Il semblait le héros d'une cause divine.
Le père le toisa, puis fronçant le sourcil,
De sa plus grosse voix :

"—Eh bien?"—

demanda-t-il.

"—Je ne veux pas traîner à leur école anglaise,
Père, je veux m'instruire à l'école française ;
La porte en est fermée, allez me la rouvrir."—

L'aïeul à cette voix s'était senti frémir.
Le père regarda son fils d'un air cynique.

"—Elle est fermée?"—

"—Oui."—

"—Vas à l'école publique."

Et le père reprit simplement son journal
Pour y continuer quelque récit banal.

"—A l'école publique! Et nos cœurs au supplice
Laisseraient notre toit gardé par la police?
L'école est notre toit, c'est un autre chez nous;
Elle est un sanctuaire où l'on entre à genoux,
Et c'est par nos deniers qu'en un grand jour de fête
Elle a dressé dans l'air sa haute silhouette.
Et nous les laisserions venir nous l'enlever
Sans rugir de fureur? Ils pourraient entraver
La marche de nos droits, nous arracher les ailes
Sans se faire cribler de blessures mortelles?
Mais alors, ô mon père, où donc la liberté,
Ce droit sacré, divin, s'ira-t-elle abriter,
Si nous, les rejetons d'une race de braves,
Nous allons désormais, comme de vils esclaves,
Marcher la honte au front devant la volonté
Des barbares, sans même un peu nous révolter?
Parce qu'ils ont la force, auraient-ils l'espérance

Que gardant en secret au cœur notre souffrance,
Nous courbant sous le joug de leurs infâmes lois,
Nous abandonnerons les plus chers de nos droits?
Ah! si j'avais vingt ans! Ah! si j'étais un homme,
Me dressant devant eux, je leur ferais voir comme,
Lorsqu'il coule en son cœur un sang pur et français,
L'homme défend les droits qu'il n'abdique jamais!
Je sens que dans mon cœur s'agite un sang de France
Et des bourreaux anglais la haine et la démence
Ne le saliront pas. Il restera bien net
Au fond de ma poitrine, le sang qui me connait.
Ceux qui t'ont mis en moi, sang fécond et sang tendre,
Dans leur lâcheté bête, ont peur de te défendre!
Mais ne crains rien, mon sang, je garde encore en moi
Ta sublime fierté, je veillerai sur toi!
Pour te conserver pur d'une alliance impie,
Je saurai, sans regret, sacrifier ma vie.
Dans leur haine, ils ont cru pouvoir nous avilir
Et tuer notre cœur en venant abolir
Nos institutions. Fermez-les, nos écoles,
Poursuivez-nous encor de toutes vos lois folles,

Plus vous nous chasserez, plus nous resterons là.
L'oubli n'entrera pas dans l'âme que voilà.
Et je n'irai jamais dans vos viles cambuses
Subir le bas dédain d'officielles buses.
Même si je devais, pour que mon cœur soit grand,
En ces temps de savoir demeurer ignorant,
Je n'irai pas chercher votre science qui tue
Et j'aurai le front haut en restant dans la rue.
Je ne suis pas de ceux que la peur a blêmis
Et qui se laissent prendre aux lâches compromis.
L'on ne pourra jamais, d'un regard qui m'affronte,
Voir gravé sur mon front, au fer chaud de la honte,
Le paraphe insultant: REGLEMENT DIX-SEPT. Non.
Tu ne blêmiras pas de ce suprême affront,
Valeureux sang français qui dans mes veines coules.
Et quand même il faudrait qu'à longs flots tu t'écoules
De mon coeur entr'ouvert, je resterai debout
Devant la horde impie et, luttant jusqu'au bout,
Attendant pour tomber que ta dernière goutte
Ait coulé lentement en rougissant ma route,
Je combattrai pour deux, puisque mon père a peur!''—

Le père s'est levé, transporté de fureur.
Depuis quelques instants la mère était sortie.

—"Tu m'insultes, marmot, il faut que je châtie
Une insolence telle. Et de quel droit viens-tu,
Marmousson, me donner des leçons de vertu?"—

—"Lorsque j'étais petit, aux genoux de ma mère
J'appris à bégayer le doux nom de mon père
Dans un langage aimé. Maintenant j'ai grandi,
Mais je voudrais encore, ô doux nom que l'on dit
En tremblant de la voix, nom chéri de mon père,
Te murmurer ainsi que te disait ma mère.
Mon petit coeur apprit, mon père, à vous aimer
En même temps qu'il apprenait à vous nommer.
Mon père, j'aurais peur d'être pour vous moins tendre
S'il me fallait cesser en français de comprendre.
Dans cette langue encore, à chaque jour un peu,
Avec amour et foi, j'appris à prier Dieu.
C'est au son du français que mon intelligence
S'est doucement ouverte aux choses de la science.

Les chansons de la France ont bercé mes sommeils,
Des paroles de France ont reçu mes réveils.
Mon enfance toujours fut heureuse et française,
Voulez-vous ma jeunesse indignement anglaise?
Il est certains dons qui ne se reprennent pas
Quand ils ont été faits et qui, jusqu'au trépas,
Dans des devoirs sacrés tiennent leur donataire.
C'est ainsi qu'en naissant j'ai reçu de vous, père,
Le sang pur et français qui fait battre mon coeur,
Ce sang tout fait de gloire et tout rempli d'honneur.
Quand on l'insulte en moi et qu'on le vilepende,
Il faut que ce soit vous, père, qui le défende.
Et si vous y tenez, à l'honneur de mon sang,
Pour me le conserver, volez au premier rang."—

—"Mon fils, les temps ont fui des superbes tirades,
Des folles rébellions, des sottes algarades.
La langue est un détail pour un homme sensé
Et le temps des combats pour la race est passé.
Ici, les nations demeurent porte à porte.
Si nous voulons jamais faire une race forte,

Tuons nos préjugés de nationalité,
Nos revendications de droits, de liberté.
Il faut au Canada la race canadienne
Pour que dans l'avenir il vive et se soutienne.
Cessons nos désaccords et soyons canadiens
Tout court et simplement. Et pourquoi? pour des riens:
Ces luttes, ces combats, ces stupides paroles.
D'où qu'elles viennent, fils, les chicanes sont folles.
Si vous ne pouvez plus apprendre le français,
Le remède est fort simple: apprenez bien l'anglais.''

Mais l'aïeul, à ces mots, avec un cri sauvage,
Bondissant, s'est levé, le coeur rempli de rage.

—''Faut-il avoir vécu quatre-vingt-dix-sept ans
Pour voir son sang trahi par un de ses enfants!
Quand ils vivent trop vieux, c'est la douleur des pères
De voir en leurs enfants mourir les causes chères
Pour lesquelles ils ont livré bien des combats.
Et je vois à mon fils moins d'honneur qu'à son gars.

Ne sens-tu pas un coeur battre dans ta poitrine,
Descendant abruti d'une race divine?
Trois longs siècles durant tes pères ont lutté
Pour garder à leurs fils la douce liberté
De parler sous ce ciel la langue de leur mère,
Et voici qu'aujourd'hui tu te fais mauvais père
Et dans le long chaînon des combats pour le droit,
L'anneau rompu, mon fils, mon fils, ce sera toi!
Mais à quoi donc alors auront-elles servies
Des luttes d'autrefois les journées bénies?

Un jour, c'était, je pense, au temps de la moisson,
Mais voilà bien longtemps, j'étais jeune garçon.,
Par une infâme loi, la barbare Angleterre,
De sa cruelle dent de haineuse panthère,
Voulut nous arracher le plus saint de nos droits.
La révolte se fit et de sous tous les toits
Il sortit des héros qui coururent combattre
Un contre deux, un contre trois, un contre quatre,
Sans espoir de victoire et certains de mourir;
Mais ils avaient juré de n'en pas revenir

Tant que l'inique loi dans leur pays de gloire,
Pour salir sa blancheur comme une tache noire,
Resterait en vigueur. Et ce pacte d'Honneur
Que nous avions écrit du sang de notre coeur,
Aux jours de Saint-Denis, dans la rouge rafale
Les Anglais sur mon bras l'ont signé d'une balle.
Et par le trou béant un sang noir s'échappait,
Qui coulait lentement et par terre tombait.
Ce sang, c'était pour toi que j'avais le courage
De le verser, pour te garder ton doux langage,
Mon fils: Donne à ton gars ce que je t'ai donné."—

Et, pour sauver au fils son honneur menacé,
Sur le bras de l'aïeul la large cicatrice
Des lachetés du père était accusatrice.

Le père demeurait muet dans sa stupeur
Et la honte à son front montait avec rougeur.

—"Père, je veux aller à l'école française!..."

—“Vas-y, le gamin.”—

—“Hein?”—

—“Et pour que ça te plaise
Mieux encor d’y aller, c’est moi qui l’ai rouvert
La porte fermée.”—

Et sous son mantelet vert,
Par la porte encadrée, avec, au front, la joie,
La mère souriait.

Ouvrez pour que j’y voie
La Gloire en sa beauté, devant moi votre coeur,
O mère du gamin qui pleurait de douleur!

——“Que veut dire ceci?”—

demande enfin le père.

—“J’ai fait ce qu’il voulait et que tu n‘as pu faire.
En l’entendant tantôt, qui pleurait sa douleur

En implorant secours, j'ai senti dans mon coeur
L'aiguillon de la honte entrer et la colère
A fait frémir en moi mes entrailles de mère.
Puisque tu restais là, je me suis dit—ALLONS—
C'était peut-être fou, mais toutes vos raisons
Ça n'avance de rien et puis, moi, j'étais lasse
De cette oppression. Il fallait de la casse.
Les hommes sont trop mous, les femmes—ALLONS-Y—
Nous y avons été et la police a fui.

Et ça va leur montrer que nous autres, les femmes,
Sentons vibrer l'honneur dans le fond de nos âmes.
Nous sommes à la fois françaises et mamans
Et c'est trop pour nos coeurs d'endurer les tourments
De nos fils avilis, de leur langue enchaînée.
Si les hommes trop vils ont la peur incarnée
Dans leur âme, eh bien, nous, les femmes, les mamans,
Nous monterons la garde auprès de nos enfants,
Nous saurons leur garder leur langue douce et sainte,
Car la race des MANS n'est pas encore éteinte
Et c'est du sang guerrier que nous avons au coeur.

Peu m'importe leur loi, ses mots et sa valeur:
Je suis d'un sang trop fier et j'ai trop de noblesse
Pour laisser à mon fils la chaîne qui le blesse;
Je ne sais pas non plus que veut leur volonté,
Mais je connais les droits de notre liberté:
Aux veines de mon fils j'ai mis le sang de France
Avec beaucoup d'honneur et beaucoup d'espérance,
Toujours je lutterai pour qu'il ne soit jamais
Ni traître à cet honneur, ni traître au nom français!"—

Le vieux, ouvrant les bras, les tendit à la femme
Et d'une voix émue où passait sa grande âme:

—"Ma fille, embrasse-moi, ça vaut ça, nom d'un Dieu!"—

Puis l'aïeul, en tremblant, se rassit près du feu.
Et, tandis qu'il fumait, sur sa face ridée,
Douce, une larme était tranquillement tombée.

Dictateurs attitrés des lois d'iniquités,
Vous pouvez proclamer d'autres atrocités;

Vous pouvez, maîtres vils, jeter vos cris de rage,
Ils seront impuissants à briser le courage
Des mères et des fils !

Et vous, saintes mamans,
Ayez la joie au coeur, malgré tous vos tourments,
Car vos fils garderont leurs âmes canadiennes
Tant que vous serez là, MAMANS ONTARIENNES !

IV.

Gémirez-vous encore, ô mânes des aïeux,
En empruntant à l'onde,
Lorsque le soir viendra, ses sons mystérieux ;
Ou, dans la nuit profonde,
Vos accents seront-ils des chants victorieux ?

O sublimes vainqueurs des causes toujours belles,
Ames des vieux guerriers,
Vous avez dû frémir, aux voûtes éternelles,
Et vos anciens lauriers
Ont dû sentir germer en eux des fleurs nouvelles !

Et, dans les flots chéris de l'Ottawa ronflant,
C'est votre voix qui chante
Cette douce chanson au refrain triomphant
Dont l'harmonie enchante
Et que, des noirs remous, nous apporte le vent.

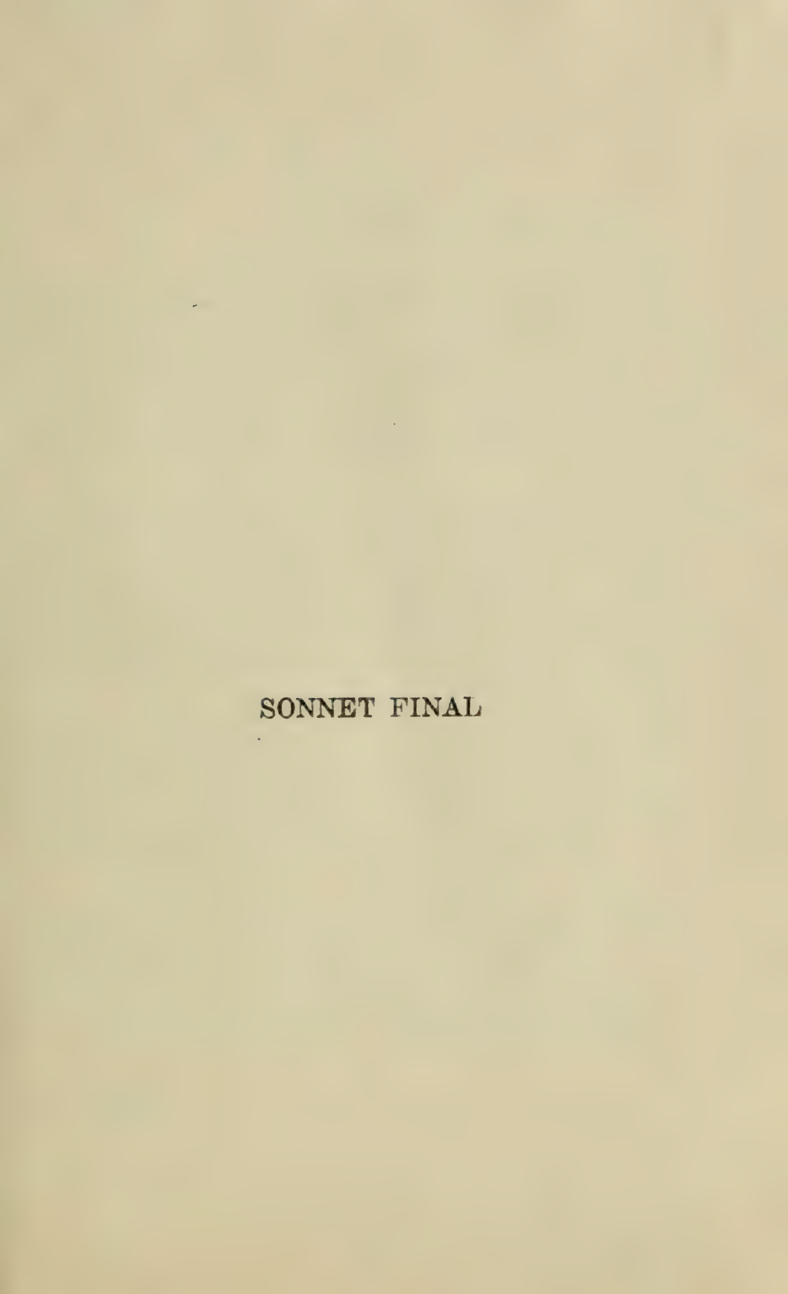
Oui, lancez vers le ciel vos torrents d'harmonie,
Maintenant, flots berceurs;
Oui, chantez dans le soir à la rive bénie
Vos accents de douceurs,
Le triomphe s'en vient: la famille est unie!

Cherche donc en ton coeur, Anglais au fourbe front,
Quelques hontes infâmes,
Dont tu voudras encor faire subir l'affront
A l'orgueil de nos âmes,
Et tu verras comment nos coeurs les recevront.

Vous pouvez essayer, dans votre ardeur impie,
Bourreaux des libertés,

En buvant à longs traits au vase d'infamie
    Ses âpres voluptés,
De dompter notre orgueil en brisant notre vie,

Mais vous ne broyerez pas au creux de votre main
    L'espoir que nos coeurs portent.
Nos triomphes d'hier, un triste lendemain
    Les a suivis ; n'importe,
Nous souffrons aujourd'hui, mais nous vaincrons demain.



SONNET FINAL

Hélas! en relisant ces lignes, où mon coeur
Voulait faire passer un peu de l'étincelle
Qui le brûle, des pleurs ont mouillé ma prunelle
Et mon âme a tremblé de regret et de peur.

Pour lancer à l'écho ces accents de vainqueur
Il manquait à ma voix une haleine immortelle
Et je sens que ma muse, en essayant son aile,
Jusqu'à toi n'a pas monté, sublime hauteur!

Mais qu'importe pourtant. J'ai fait vibrer ma lyre:
Puisse-t-elle, en ses chants, à vos âmes redire
Comme un écho lointain des voix de mes héros!

Mes vers sont les accents d'une âme canadienne:
Il doit bien se trouver, dans leur suite de mots,
Un peu de la grandeur de L'AME ONTARIENNE.

Août 1917.—

